

O salto, le grand saut vers



ESTATE OF GERALD BLONCOURT/BRIDGEMAN IMAGES

Un long voyage Les immigrés portugais, toute leur vie entassée dans leurs bagages, montent dans le Lisbonne-Hendaye-Paris. Gare d'Hendaye (mars 1965), photo de Gérald Bloncourt.

C'est la France que ce peuple de grands voyageurs, ayant d  j migré vers l'Amérique et l'Afrique noire, choisit massivement au début des années 1950. Une communauté portugaise dite « modèle » et qui partage son cœur entre les deux pays. PAR CHARLES GIOL

C'est une communauté dont l'image, dans l'opinion française, se résume généralement à quelques clichés, plus ou moins flatteurs. Réputés travailleurs et discrets, les Portugais de France ne sont jamais pris pour cible, à la télévision et la radio, par les polémistes discourant sur l'immigration. De ces exilés et de leurs descendants, qui suscitent une forme d'indifférence au mieux polie, parfois railleuse, l'histoire reste ainsi largement méconnue.

En une quinzaine d'années seulement, 900 000 personnes arrivent en France, de la fin des années 1950 au milieu des années 1970, ce n'est pourtant pas anodin. Pas plus que les conditions souvent douloureuses de leur installation : qui sait aujourd'hui que beaucoup de ces immigrés portugais ont vécu longtemps dans des bidonvilles aux portes de Paris ? Contemporaine de l'accélération des immigrations d'origine africaine, qui l'ont largement éclipsée en focalisant le débat migratoire depuis la fin du siècle dernier, la dernière grande

vague d'immigration européenne en France constitue une épopée singulière, qui mérite d'être cont  e.

Dès le XIX   siècle, le Portugal, pionnier de l'exploration océanique devenu l'homme pauvre de l'Europe occidentale, connaît une forte émigration, principalement dirigée vers le Brésil, cette ancienne colonie qui prend alors des airs d'eldorado. Plus rares sont les Portugais à s'installer en France : environ 1500 en 1914, pour l'essentiel des opposants politiques, des artistes ou des rentiers. C'est au cours de la Grande Guerre qu'une immigration portugaise de travail voit le jour dans notre pays, qui recrute alors des ouvriers pour remplacer dans les usines les Français mobilisés. Quelque 13 000 Portugais viendront travailler en France au cours du conflit. La moitié d'entre eux y resteront après 1918, tout comme nombre d'anciens membres du corps exp  di-

la France

Vie meilleure ? Rien n'est prévu pour accueillir cette main-d'œuvre – pourtant bienvenue –, qui doit se loger dans des bidonvilles comme ici, à Champigny-sur-Marne. Photo de Georges Azenstarck (1968).



GEORGES AZENSTARCK/ROGER-VIOLLET

tionnaire envoyé en 1917 dans les tranchées françaises par le gouvernement portugais, quelques mois après son entrée en guerre au côté de l'Entente. Dans les années 1920, la France reste avide de main-d'œuvre étrangère: elle accueille alors 70 000 travailleurs portugais, pour la plupart des hommes seuls, exerçant des emplois peu qualifiés dans l'industrie.

Clandestin et dangereux

Après le coup d'État de 1926 qui fait du Portugal une dictature se mêlent à ces exilés fuyant la pauvreté des réfugiés politiques, républicains, communistes, anarchistes. Mais les immigrés portugais sont alors beaucoup moins nombreux en France que les Italiens, les Espagnols et les Polonais. Leur nombre culmine à 50 000 en 1931, avant que la crise économique ne conduise les gouvernements français à fermer bru-

talement leurs frontières. Beaucoup d'immigrés portugais sont expulsés ou rentrent d'eux-mêmes au pays car ils ne trouvent plus de travail.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Salazar, le dictateur qui dirige le Portugal depuis 1933, s'efforce de limiter l'émigration de ses compatriotes, qui ponctionne fortement la main-d'œuvre du pays. Si bien qu'au milieu des années 1950, on ne compte plus que 20 000 Portugais en France, avant que ne s'enclenche un phénomène migratoire d'une rare intensité. Le Brésil, qui continuait d'attirer de nombreux Portugais pauvres, voit alors son économie fléchir, l'Espagne de Franco n'est guère accueillante: dès 1957, l'émigration portugaise se dirige massivement vers la France, qui manque de bras pour bâtir ses grands ensembles et ses autoroutes. La plupart d'entre eux viennent du nord du Portu-

gal, encore très rural, où l'agriculture de subsistance constitue pour beaucoup la seule perspective. Aux motivations économiques se mêle intimement le rejet du régime salazariste, notamment pour les jeunes hommes fuyant leur incorporation dans l'armée, qui, à partir de 1961, s'enlise dans des conflits coloniaux en Angola, en Guinée-Bissau et au Mozambique portugais. Tous font alors *o salto*, «le saut» du Portugal vers la France, en passant par le nord de l'Espagne. Peu ont obtenu un passeport les autorisant à partir: pour beaucoup, ce long voyage est clandestin et dangereux. Ils doivent payer un passeur, qui leur fait franchir la frontière hispano-portugaise, puis traverser l'Espagne, cachés dans un camion ou le coffre d'une voiture, avant de gravir les Pyrénées. Une fois en France, les voyageurs peuvent souffler: dès 1962, le gouvernement français donne à la •••

Dossier

... police des frontières des consignes de tolérance vis-à-vis de ces immigrés clandestins, avant, en 1964, de systématiser leur régularisation.

Une présence devenue pérenne

« Chez de nombreux dirigeants français, en particulier au sein du cabinet de Georges Pompidou, Premier ministre de 1962 à 1968, on considère alors que les Portugais constituent le dernier réservoir disponible de travailleurs européens, blancs et chrétiens, donc supposés plus facilement assimilables que les Maghrébins et les autres immigrés africains », explique l'historien Victor Pereira, maître de conférences à l'université de Pau et spécialiste des migrations portugaises en France.

S'ajoute à cela, à partir de 1965, un changement de doctrine au sein de la Garde civile espagnole, qui cesse de traquer les migrants portugais traversant son territoire. Le voyage étant plus facile, le flux de Portugais migrant en France ne cesse de croître, avec de plus en plus de femmes et d'enfants. Au total, près d'un million de Portugais, soit 10 % de la population du pays, s'installent ainsi en France entre la fin des années 1950 et 1974. Cette année-là, l'Hexagone, suite au premier choc pétrolier, restreint drastiquement l'immigration de travailleurs, tandis qu'au Portugal,



L'ascension sociale au bout de la truelle Peu ou pas diplômés, la plupart des hommes trouvent d'abord du travail comme ouvriers du bâtiment. Photo de Paul Almasy (1963).

la « révolution des œillets » abat la dictature et met fin aux guerres coloniales en promettant l'indépendance à l'Afrique lusophone. L'émigration portugaise diminue brusquement, sans s'interrompre ; mais, face à la montée du chômage en France, elle se dirigera désormais plutôt vers la Grande-Bretagne, la Suisse ou le Luxembourg. Reste que si la France, durant une quinzaine d'années, a accueilli des centaines de milliers de Portugais, elle ne s'était guère souciée des moyens de le faire. Dans

les années 1960, une partie d'entre eux, comblant les besoins en main-d'œuvre de la région parisienne, a ainsi dû s'installer dans des bidonvilles en proche banlieue de la capitale. La solidarité intracommunautaire et, surtout, le labeur ont été la planche de salut de ces immigrés portugais : pour beaucoup d'hommes, des emplois peu qualifiés dans le bâtiment ou l'industrie, notamment automobile ; pour les femmes, l'aide à la personne, les ménages et, de façon emblématique, à Paris, des postes de concierge, qui présentaient l'avantage de fournir un logement, même exigu.

Beaucoup pensaient travailler dur pendant une dizaine d'années avant de retourner au pays, forts d'un pécule qui leur permettrait de s'acheter une maison, des terres, ou d'ouvrir un commerce ; certains ont fait construire une maison dans leur village d'origine pour y passer l'été, mais peu sont définitivement revenus. Car entre-temps, en France, sont nés leurs enfants. Reste un attachement immuable à la terre natale. Parmi les près de 600 000 personnes nées au Portugal qui vivent aujourd'hui en France, pour la plupart à la retraite, beaucoup pratiquent le *vai e vem*, le « va-et-vient » entre leurs deux pays. Avec souvent, au cœur, le sentiment ambivalent de l'immigré, qui, en France comme au Portugal, ne se sent nulle part tout à fait chez lui. ■

La « nation portugaise » de l'Ancien Régime

C'est un flux migratoire très ancien, dont l'importance numérique n'a rien à voir avec l'immigration portugaise contemporaine, mais qui n'en a pas moins marqué l'histoire de France. À partir du début du XVI^e siècle, les Juifs du Portugal subissent des campagnes de conversion forcée au christianisme, quand ils ne sont pas persécutés – le royaume lusitanien suit en cela, avec un léger retard, l'exemple de l'Espagne. Jusqu'au XVIII^e siècle, nombre d'entre eux vont ainsi se réfugier dans des lieux jugés plus accueillants : l'Italie, Londres, Anvers, Amsterdam... mais aussi la France. D'importantes communautés de Juifs portugais se développent alors, notamment à Bayonne et à Bordeaux, où ils jouent vite un rôle majeur dans le commerce. Conscients de leur importance économique, les rois de France, d'Henri II à Louis XIV, accordent leur protection à cette « nation portugaise », comme la désignent les édits royaux. Ainsi naissent des dynasties d'hommes d'affaires, tels, à Bordeaux, les Gradis ou les Pereire, une famille dont deux membres, les frères Émile et Isaac, ont joué un rôle majeur dans le développement du réseau ferré français au XIX^e siècle. Parmi les plus célèbres descendants de ces Juifs portugais installés en France, on compte aussi le peintre Camille Pissarro et l'homme politique Pierre Mendès France. C. G.